

**PETER
MAY**

**UN ALIBI
EN BÉTON**

ROUERGUE

Présentation

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille.

Lucie Martin avait disparu depuis 1989 lorsqu'un promeneur a découvert son corps dans un lac asséché par la canicule de 2003, à proximité de la demeure de ses parents, dans le Lot-et-Garonne. Étudiante à Bordeaux, elle travaillait pour une association d'aide à la réinsertion et y avait rencontré un ancien détenu charismatique, Régis Blanc, lequel est aujourd'hui incarcéré à Lannemezan pour le meurtre de trois prostituées qui travaillaient pour lui. Alors que le squelette de Lucie porte des stigmates rapprochant sa mort de celle de ces trois femmes, Enzo MacLeod reprend l'enquête qui n'est jamais parvenue à confondre avec certitude le serial-killer, protégé par un alibi en béton. Mais, à son insu, l'obstiné Écossais ouvre une boîte de Pandore qui non seulement ranime d'anciens fantômes depuis longtemps endormis mais place sa propre famille sous une incoercible menace.

Avec ce sixième opus de la série Assassins sans visages, Peter May confronte son héros enquêteur à l'insupportable vulnérabilité des pères.

Peter May est l'auteur de la célèbre trilogie écossaise (*L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis*, *Le Braconnier du lac perdu*). Il a situé dans l'Hexagone sa série Assassins sans visages dont cinq premiers titres sont déjà traduits en français : *Le Mort aux quatre tombeaux* (2013), *Terreur dans les vignes* (2014), *La Trace du sang* (2015), *L'Île au rébus* (2017) et *Trois étoiles et un meurtre* (2019). Dans la collection Rouergue noir, *Rendez-vous à Gibraltar* est son dernier roman paru (2020).

Du même auteur

Dans la collection **Assassins sans visages**

Trois étoiles et un meurtre (2019, Rouergue en poche 2020)

L'Île au rébus (2017, Rouergue en poche 2018)

La Trace du sang (2015, Rouergue en poche 2017)

Terreur dans les vignes (2014, Rouergue en poche 2016)

Le Mort aux quatre tombeaux (2013, Rouergue en poche 2015)

Dans la collection **Rouergue noir**

Rendez-vous à Gibraltar (2020)

La Petite fille qui en savait trop (2019)

Je te protégerai (2018)

Les Disparus du phare (2016)

Les Fugueurs de Glasgow (2015)

L'Île du serment

(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)

Scène de crime virtuelle (2013, Babel 2015)

Trilogie de Lewis

La Trilogie écossaise, édition intégrale (2014)

L'Île des chasseurs d'oiseaux

(2010, Prix Cezam des lecteurs 2011)

L'Homme de Lewis

(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)

Le Braconnier du lac perdu

(2012, Prix Polar International du festival de Cognac 2012)

Série chinoise

La Série chinoise, édition intégrale, volume I (2015)

La Série chinoise, édition intégrale, volume II (2016)

Livre illustré

L'Écosse de Peter May (2013)

Graphisme de couverture : Cédric Cailhol

Image de couverture : © DEEPOL by plainpicture/Max Bailen

Titre original : *Cast Iron*

© Peter May, 2017

© Éditions du Rouergue, 2020, pour la traduction française
www.lerouergue.com

Peter May

**UN ALIBI
EN BÉTON**

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE

*À la mémoire du Dr Richard Ward,
mon ami et mentor.*

*Garde tes amis près de toi
et tes ennemis encore plus près.*

Mario Puzo, *Le Parrain*

Prologue

Ouest de la France, 1989

Ça sent l'animal ici. L'animal mort. Qu'on a laissé faisander avant de le faire cuire. Des centaines d'années de fermentation alcoolique ont imprégné la terre d'odeurs de levure et de gaz carbonique maintenant éventées, aigres, simple souvenir retenu dans le sol, les pierres, les chevrons. Comme toutes les vies oubliées passées dans cet endroit, de jour et de nuit.

Il fait nuit à présent ; une autre vie s'en est allée.

La poussière danse dans le rayon pâle pénétrant en biais par la porte ouverte, soulevée par le déplacement du corps de sa cache obscure vers la lumière froide et blanche de la lune qui éclaire un visage autrefois beau, jeune, plein de vie. Un visage désormais enlaidi par le sang qui a séché sur les cheveux dorés, sur les joues de porcelaine, et dont un filet coule encore de la tempe à l'oreille. Par le regard anormalement fixe des yeux braqués sur les ténèbres suspendues au-dessus de lui comme un linceul. Des yeux bleus, autrefois pleins de vie, rendus opaques et laiteux par la mort.

Ses larmes tombent comme les premières gouttes de pluie d'un orage d'été, lourdes et chaudes sur la peau froide de la morte. Il s'agenouille à côté d'elle ; son ombre efface un instant le spectacle de ce qu'il a fait – fruit de l'amour et de la colère, deux émotions des plus explosives. La regarder lui est

presque insupportable. Mais les regrets ne servent à rien car, de toutes les choses irréversibles de la vie, la mort est la plus immuable.

Il plonge la main dans la poche de sa veste, en sort le sac plastique bleu qu'il a pris pour masquer sa honte. Soigneusement, comme s'il avait peur de l'abîmer, il soulève la tête de la morte, tire le sac sur son visage, masquant ainsi l'accusation, la récrimination, le sentiment de trahison qu'il imagine voir dans son regard impossible à soutenir.

Il noue autour du cou le petit lien du sac ; ses larmes tombent maintenant sur le plastique, ponctuant le silence. Un moment de folie, une vie à la pleurer, et à jamais l'impossibilité de lui dire à quel point il l'aimait.

Ses mains tremblent quand elles se referment autour de son cou ; il ferme les yeux, ses pouces s'enfoncent dans la chair tendre, il sent l'os se briser.

Chapitre 1

Lot-et-Garonne, 2003

La fraîcheur de la nuit se dissipait en même temps que la brume matinale. Il sentait la chaleur monter de la terre ; bientôt, le ciel deviendrait d'un blanc poussiéreux. Comme hier, avant-hier et le jour d'avant. Il avait lu dans *La Dépêche* que le taux de mortalité grimpeait, les gens âgés étant les plus affectés par ces températures qui s'envolaient au-dessus des 40 °C. Déjà onze mille décès et ce n'était pas fini. La canicule brûlait la terre, tuait les arbres, les arbustes, grillait les feuilles, aussi sèches et brunes qu'en automne.

Cela faisait plusieurs mois qu'il n'était pas descendu au lac pour assouvir son besoin viscéral de s'asseoir seul, en silence, devant une ligne plongée dans l'eau, sans se soucier le moins du monde que les poissons mordent à l'hameçon – ce qu'ils faisaient pourtant en général. Son petit garçon, tout juste âgé de deux jours, était encore à l'hôpital avec sa mère après une naissance difficile.

Il contempla vers l'ouest le paysage chatoyant, les ondulations des champs brûlés, les squelettes des arbres, les collines calcaires dont les grottes avaient servi de refuge aux résistants traqués par les Allemands.

La descente était très raide entre les arbres, les feuilles craquaient sous ses pieds. Lorsqu'il le vit, il eut un choc et s'arrêta.

D'un vert chimique sous la lumière saturée de chaleur, le lac avait rétréci de moitié. Il traversa les fourrés desséchés jusqu'à son endroit préféré et vit que le niveau de l'eau avait baissé de quatre mètres, peut-être davantage. Il s'avança sur la pente de boue craquelée, là où, d'habitude, son hameçon accrochait les poissons, et il observa l'eau.

Tous les ruisseaux qui alimentaient le lac étaient depuis longtemps réduits à un simple goutte-à-goutte mais, ayant plus que jamais besoin d'eau, les fermiers continuaient à en pomper. Si la canicule ne prenait pas vite fin, il n'en resterait rien. Il se demanda si les poissons survivraient à cet été.

Il entreprit de le contourner par l'ouest, longeant le fond exposé à l'air, asséché, marron, comme une vilaine cicatrice. Toutes sortes de détritrus apparaissaient, naturels ou artificiels. Carcasses d'arbres morts depuis longtemps. Squelette de poussette.

Au milieu de la boue calcinée et de la vase desséchée, un éclat bleu capta son regard. Pâle, décoloré, juste au-dessus du nouveau niveau de l'eau. Attiré par cette couleur incongrue dans ce paysage flétri, il se risqua à pas incertains sur le sol inégal et se rendit compte qu'il s'agissait d'un sac en plastique bleu – une moitié visible, l'autre enfouie dans la boue. Entouré de stries blanches.

Curieux, il posa ses affaires par terre et s'accroupit. Il y avait quelque chose dans le sac. Fragilisé par le temps, le plastique se déchira facilement entre ses doigts et révéla les orbites noires d'un crâne, où étaient autrefois logés des yeux. Une horrible grimace dévoilant de longues dents jaunies semblait se moquer de son effroi. Il recula d'un bond, s'assit lourdement, et comprit alors qu'autour de lui, les stries blanches enchâssées dans le fond du lac étaient des os humains.

Chapitre 2

Paris, octobre 2011

Chaque fois qu'il venait chez Roger Raffin, rue de Tournon, quelqu'un, quelque part, jouait du piano. Gammes, exercices, interprétations bégayantes de Chopin et Beethoven – morceaux peu mélodieux souvent infligés par les professeurs de musique à leurs malheureux élèves. Et depuis toutes ces années, le ou la pianiste n'avait pas fait de progrès.

Enzo jeta un regard distrait au gros marronnier dont les feuilles mortes tombaient sur les pavés mouillés de la cour. Son regard fut aussitôt attiré par une femme élégante vêtue de noir dont les hauts talons, sous des chevilles fines, cliquetaient sur ces mêmes pavés, et il se demanda si, un jour, la vue d'une jolie femme cesserait d'éveiller son intérêt. Il commençait malgré tout à voir la soixantaine se profiler à l'horizon.

– Vous m'écoutez ? demanda d'une voix sèche et autoritaire le journaliste irrité par le manque d'attention d'Enzo.

– Oui, oui, bien sûr.

Enzo se concentra de nouveau sur la table où s'étaient étalés des papiers, des photos, et l'ouvrage de Raffin, *Assassins sans visages*, ouvert à la sixième et avant-dernière affaire non élucidée. Ce dernier avait glissé son poing fermé entre les pages

et cassé le dos afin de le maintenir ouvert à l'endroit choisi, ce qui avait choqué Enzo – il détestait abîmer un livre, pour lui c'était du vandalisme.

– Lucie Martin avait tout juste vingt ans quand elle a disparu, continua Raffin, qui tenait toujours à résumer la situation avant que le grand Écossais ne s'attaque à l'une des affaires de son livre.

Même s'il avait déjà lu l'histoire plusieurs fois, Enzo appréciait cette mise au point qui lui permettait d'apprendre des choses n'apparaissant pas forcément dans le texte. D'ailleurs, il préférait de loin qu'on lui raconte les faits. Cela les rendait d'une certaine manière plus réels. Raffin attrapa la bouteille de puligny-montrachet, à présent couverte de condensation, et remplit leurs verres.

– Mais c'était quatorze ans avant qu'on ne découvre son corps. On n'a jamais pu expliquer sa disparition en 1989. Elle ne s'est pas enfuie. Ou alors elle aurait décidé de laisser derrière elle sa vie entière, toutes ses affaires ? Pourquoi se serait-elle enfuie, d'ailleurs ? Elle aimait ses parents, qui l'adoraient. Son père, Guillaume, était juge à la cour d'appel, sa mère une ancienne infirmière. On n'a trouvé aucune preuve d'homicide et, apparemment, personne n'avait de raison de lui vouloir du mal.

Enzo sirota son vin d'un air songeur.

– Elle habitait toujours chez ses parents, n'est-ce pas ?

– Uniquement le week-end. En semaine, elle vivait à Bordeaux, dans un studio. Elle travaillait en ville pour une association caritative, baptisée La Rentrée, qui aidait les détenus récemment libérés à se réinsérer dans la société.

L'air sceptique, Raffin haussa un sourcil avant de préciser avec une pointe de sarcasme dans la voix :

– Une espèce d'association religieuse.

– C'est là qu'elle a rencontré Régis Blanc ?

– Brièvement, oui.

Il parut de nouveau irrité par cette interruption. Enzo se demanda – pour la énième fois – ce que sa fille pouvait lui trouver. Roger Raffin était un bel homme. Plus vraiment de la première jeunesse. Un peu plus de quarante ans, peut-être. Comme lui, il avait pris de la bouteille au fil de leurs six années de collaboration, mais il avait surtout radicalement changé depuis qu’il avait reçu en pleine poitrine cette balle destinée à Enzo. On devinait sa vanité au soin qu’il apportait à ses cheveux et à ses vêtements de marque, si bien coupés. Enzo ne l’avait jamais beaucoup aimé.

– Bref, elle est arrivée au domicile de ses parents le vendredi soir, pour y passer le week-end. Le samedi, pendant que sa mère rendait visite à des parents, elle a prévenu son père qu’elle partait se promener.

– Les Martin possèdent une grande propriété, je crois ?

– Oui. Environ cinq cents hectares dominés par le château qui se dresse au sommet de la colline. Enfin, ils appellent ça un château, mais c’est en fait une très grosse maison entourée de nombreuses dépendances. Depuis des générations dans la famille. Ils ont dépensé beaucoup d’argent pour la restaurer entre les années 1970 et 1980.

– Donc elle est partie se promener dans la propriété.

– C’est ce qu’elle a raconté à son père. Et elle n’est jamais revenue. Le soir, en rentrant, sa mère a trouvé Guillaume Martin dans tous ses états.

– Ils n’ont pas appelé la police tout de suite ?

– Non. Pas avant plusieurs heures. Martin savait qu’il fallait attendre qu’elle ait disparu depuis un certain temps pour demander à la police d’intervenir. Lucie était majeure, après tout. Mais c’est en fouillant sa chambre, cette nuit-là, que ses parents ont découvert la lettre de Blanc.

Enzo prit la photocopie de la lettre au milieu des papiers étalés sur la table. Il l’avait déjà lue plusieurs fois. Gribouillage d’un homme sans éducation s’efforçant d’exprimer des

sentiments qu'il avait manifestement beaucoup de mal à traduire en mots. Elle était tout simplement signée, *Je t'embrasse*, R. Sous-entendant une intimité improbable. Cela l'avait toujours troublé.

– À ce moment-là, ils ne pouvaient évidemment pas se douter que Blanc était sur le point de se révéler l'un des tueurs en série les plus tristement célèbres de France.

– Exact. Le lundi suivant, on l'arrêtait pour le meurtre de ces trois prostituées, et deux mois après on le condamnait à la réclusion à perpétuité dans le centre pénitentiaire de Lannemezan. Lucie l'avait rencontré à La Rentrée quelques mois plus tôt ; il sortait juste de Murat, où il avait purgé une peine de neuf mois pour voies de fait graves. Cet homme était un proxénète connu pour son caractère violent. Le père de Lucie a toujours pensé qu'il avait tué sa fille. Or à part cette lettre, rien ne le liait à elle. De son côté, Blanc a toujours affirmé qu'il était ivre lorsqu'il l'avait écrite, qu'il s'agissait juste d'une toquade passagère.

– Mais on est sûr qu'il a tué ces prostituées ?

– Absolument. En fait, la défense ne l'a même pas démenti. Elle a juste plaidé la dépression consécutive à son divorce, et l'influence de la drogue et de l'alcool pendant cette période.

Raffin passa une main dans ses cheveux bruns qui grisonnaient sur les tempes et se clairsemaient peut-être un peu au sommet du crâne.

– À peine une circonstance atténuante. De toute façon, personne n'a cru que l'acte délibéré d'étrangler ces femmes et de jeter leurs corps pouvait être autre chose que le crime d'un tueur en série lucide et sans pitié.

Le portable de Raffin se mit à sonner et vibrer sur la table. Il l'orienta vers lui pour voir qui appelait.

– Je dois répondre, dit-il en prenant l'appareil et en se levant.

Il traversa le séjour pour passer dans son bureau d'où Enzo l'entendit dire : *Non, non, ça va. Rien d'important.* Puis la porte se referma, étouffant le son de sa voix.

Au même instant, celle de l'appartement s'ouvrit. Enzo tourna des yeux pleins d'espoir vers l'entrée d'où lui parvinrent le gloussement d'un enfant et le grincement d'une poussette. Kirsty apparut, son bébé Alexis dans les bras. Elle portait un long manteau noir, avec une écharpe rouge drapée sur les épaules. Sous ses cheveux châtain, ses joues étaient colorées par l'effort et la fraîcheur automnale. Elle fut d'abord surprise de voir Enzo, puis son visage s'éclaira.

– Papa ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

En trois enjambées, il fut devant elle.

– Je n'ai pas le droit de rendre visite à ma fille et à mon petit-fils ? dit-il en les embrassant tous les deux, les yeux remplis d'amour et d'affection pour le petit garçon de six mois.

L'enfant le regarda et lui fit un grand sourire.

– Mon Dieu ! Les femmes, les bébés, tu les fais tous craquer, hein ?

Apercevant le tas de papiers et de photos éparpillés sur la table, elle jeta un coup d'œil à son père :

– À première vue, je serais tentée de penser que la véritable raison de ta visite est de faire le point avec Roger sur l'affaire Martin.

– Oh, ça... juste un prétexte.

Elle eut un sourire sceptique.

– Tu veux bien tenir Alexis pendant que j'enlève mon manteau ?

Elle alla le suspendre dans le couloir, puis reprit Alexis des bras de son grand-père pour l'installer dans un couffin à côté de la table, avant de s'asseoir et de se servir un verre de vin.

– Mmmm, délicieux.

– Il peut. Il coûte les yeux de la tête.

– C'est toi qui l'as apporté ? fit-elle d'un air surpris.

– Pour mettre Roger de bonne humeur.

Quelque chose dans le ton d'Enzo ternit un peu le plaisir qu'elle éprouvait à le voir. Elle savait que son père n'appréciait guère son fiancé.

– Vous avez fixé une date ?

– Non, pas encore, répondit-elle en évitant son regard.

Ils avaient prévu de se marier avant la naissance du bébé, mais ne l'avaient pas fait, sans fournir d'explication.

– Ça t'ennuie ?

– Quoi ? fit-il en détournant les yeux de son petit-fils.

Peut-être regretta-t-elle d'avoir abordé le sujet.

– Eh bien, tu sais... qu'il ne soit pas de ton sang.

Avec un sourire tendre, il lui caressa le visage du bout des doigts.

– C'est ton fils, Kirsty. Comment pourrais-je le considérer autrement que comme une partie de ma chair et de mon sang ?

Elle lui saisit la main et la tint un moment.

– Tu vois Simon parfois ? demanda-t-il.

– Non.

– Pourquoi ?

Un éclair de colère brilla dans ses yeux :

– Après la manière dont il t'a tout révélé, exprès pour te blesser... eh bien, j'estime qu'il a perdu le droit d'être mon vrai père. Je n'ai qu'un seul papa, c'est toi.

Presque gêné, Enzo se tourna vers le couffin et fit des bruits avec la bouche pour attirer l'attention de son petit-fils. Mais le garçon ne réagit pas.

– On pense qu'il a un problème d'audition, dit Kirsty.

Enzo reporta sur elle un regard plein de sollicitude.

– On a remarqué très tôt qu'il avait l'air de ne pas entendre certains sons. Tu vois, si je tape dans mes mains assez fort, il se retourne, mais très souvent, quand je lui parle, on dirait qu'il n'entend pas ma voix.

– Tu as consulté un médecin ?

– Oh, oui. Plusieurs, même. Ils ne sont pas d'accord, sauf sur le fait qu'il n'est pas sourd, qu'il a simplement un problème. Mon généraliste a pris rendez-vous pour nous auprès d'un spécialiste réputé, le meilleur de France dans le domaine de l'audition.

– Ça doit coûter quelque chose.

Elle hocha la tête.

– Malheureusement, il est installé à Biarritz. Ce n'est pas la porte à côté.

– Roger possède une maison dans le coin, non ?

– Oui, au sud de la ville. Elle appartenait à la famille de sa femme. Qui en a hérité après que ses parents se sont noyés dans un accident de bateau. Il n'était pas question qu'ils aillent vivre là-bas, mais Marie ne supportait pas l'idée de la vendre. Alors, elle l'a transformée en une sorte de maison d'hôtes divisée en plusieurs appartements, dont un est réservé à leur usage personnel. Elle appartient à Roger maintenant que Marie a été... enfin, maintenant qu'elle n'est plus là.

– Elle venait d'une famille riche, n'est-ce pas ?

– Bourrée de fric, à ce qu'on dit. Les parents avaient acheté cet appartement pour leur fille. Imagine le prix qu'ils ont dû le payer. À deux cents mètres du Sénat. Une des adresses les plus prestigieuses de Paris. Qui sait combien il vaut maintenant ?

– Et je suppose que Marie a tout laissé à Roger ?

Kirsty ne répondit pas.

– On se demande pourquoi il se donne la peine de travailler.

– Oh, il n'est pas obligé. Mais il aime ça. L'argent n'est pas tout.

Enzo sourit :

– C'est ce que disent les gens qui en ont beaucoup.

Kirsty ne lui retourna pas son sourire.

– En tout cas, c'est dans cet appartement que j'habiterai avec Alexis quand nous irons à Biarritz. Ce sera la première fois. Dommage que Roger ne puisse pas nous accompagner.

Elle fit une grimace et précisa :

– Trop de travail.

– À quelle date, ce rendez-vous ?

– La semaine prochaine. J’attends qu’on me confirme le jour et l’heure.

– Eh bien, pourquoi n’irais-je pas avec vous ? En soutien moral. Je suppose qu’il n’y a pas qu’une seule chambre à coucher.

Visiblement, cela fit plaisir à Kirsty.

– Oh, tu ferais ça, papa ? Quel soulagement. J’appréhendais tellement d’y aller seule.

– Écoute, Sophie a prévu une fête à Cahors pour mon anniversaire, la semaine prochaine. Si ça se goupille bien, on pourrait se rendre à Biarritz juste après.

– Oui, je suis au courant. Elle m’a prévenue. Elle essaye de réunir toute la famille... Elle voudrait aussi que je demande à Charlotte d’amener Laurent.

Enzo se raidit légèrement.

– Ah, vraiment ?

– Mais je ne le ferai pas, ajouta-t-elle d’un air décidé.

– Je ne t’en voudrais pas, dit Enzo feignant l’indifférence.

– C’est toi qui devrais t’en charger.

Il lui lança un regard éloquent.

– Papa, Laurent est ton fils. Et Charlotte... eh bien, je ne sais pas ce qu’elle représente pour toi. Mais vous avez bien dû faire quelque chose ensemble pour avoir un bébé.

Enzo répondit par une grimace. La dernière chose dont il avait envie de parler à sa fille, c’était bien de son expérience sexuelle avec Charlotte. Il fut sauvé par le retour de Raffin, qui sortait de son bureau d’un pas décidé en affichant un petit sourire satisfait. Sans prêter la moindre attention à son fils, il déposa un baiser distrait sur la tête de Kirsty, saisit la bouteille de puligny-montrachet pour se resservir et s’assit. Calé contre le dossier de son siège, il porta son verre à ses lèvres, but une gorgée de vin et annonça :

– C’était Jean-Jacques Devez.

Puis il ajouta inutilement :

– Le maire de Paris.

– On sait qui c’est, Roger, dit Kirsty. Qu’est-ce qu’il voulait ?

Enzo comprit tout de suite que sa fille ne portait pas le maire de Paris dans son cœur. Comme si de rien n’était, Raffin continua :

– Il a l’air certain de remporter l’investiture de son parti à l’élection présidentielle de l’année prochaine.

Enzo savait que Roger, et probablement Kirsty désormais, fréquentait Devez. L’amitié entre les Raffin et la famille Devez remontait à l’époque où le jeune politicien entamait son ascension fulgurante vers la célébrité. Marie et l’épouse de Devez s’étaient apparemment connues dans l’école privée où elles avaient été élèves.

– C’est ce que prédisent les journaux depuis des mois, dit Kirsty.

Raffin sirota une autre gorgée de chardonnay.

– Oui, mais, apparemment, il a reçu le feu vert des pouvoirs en place. L’annonce devrait être faite d’ici quinze jours. Et une fois que la nouvelle sera rendue publique, il voudrait que je devienne son attaché de presse.

Ni Kirsty ni Enzo ne savaient comment réagir. S’il acceptait, et si Devez devenait président, cela le propulserait dans le cénacle des puissants et des influents. Il ne faisait aucun doute que sa famille, ainsi que la mission d’Enzo – la résolution des affaires non élucidées de son livre –, se verraient rétrogradées à la deuxième voire la troisième place dans la liste de ses préoccupations.

– Et alors ? insista Kirsty.

Raffin se contenta de hausser les épaules, comme si cela lui était indifférent.

– Je n’ai encore rien décidé.

– Eh bien, j’espère que vous prendrez la décision en concertation avec Kirsty. Car cela vous concerne tous les deux.

– Évidemment ! riposta Raffin en lui lançant un coup d’œil agacé qui signifiait clairement *Vous, mêlez-vous de vos oignons !*

Puis il tira à lui le livre ouvert :

– Bon, où en étions-nous ?

– L’absence de lien réel entre Blanc et Lucie, lui rappela Enzo.

– Ah, oui...

Raffin farfouilla dans ses papiers avant de trouver ce qu’il cherchait.

– Mais voici le plus étrange, dit-il en effleurant du bout des doigts une photo en couleurs de l’endroit où le corps de Lucie avait été retrouvé. Il n’aurait dû rester d’elle que des os, une fois la chair et les tissus tendres dévorés par les poissons. Il y a des carpes, des gardons, des rotengles et des poissons-chats dans ce lac. Ils auraient dû lui faire rapidement son affaire. Son squelette aurait dû se désintégrer assez vite et présenter pas mal de manques. Au moins le minuscule os lingual en forme de U, au-dessus du larynx. À vingt ans, les différentes parties qui le composent ne sont pas encore soudées en un seul bloc. Il faut généralement attendre l’âge de trente-cinq ans, ou plus, pour ça. La probabilité de les retrouver au bout de quatorze années passées sous l’eau est très mince. Seulement, pour une raison inconnue, son assassin lui a attaché un sac-poubelle bleu sur la tête et l’os lingual a été pris dans le plastique.

Il montra une autre photo où l’on voyait les trois parties de l’os posées sur une feuille de papier gris. La section centrale, à la base du U, et les deux cornes de chaque côté. L’une des cornes était brisée. Raffin posa l’index dessus.

– Celle-ci est fracturée. Le mode opératoire de Blanc était la strangulation. Une strangulation si violente que l’os lingual

de ses trois victimes a été dissocié, et même brisé chez l'une d'elles. Lucie Martin aurait été tuée exactement de la même façon.

– Pourquoi Blanc n'a-t-il pas été accusé de ce meurtre, alors ? s'étonna Kirsty.

Raffin s'appuya au dossier de sa chaise et avala une autre gorgée de vin.

– Parce qu'il n'existait aucune preuve.

– En dehors de la lettre, fit remarquer Enzo.

– En dehors de la lettre, admit Raffin. Mais Régis Blanc ne se trouvait pas à proximité de Duras ni de la propriété des Martin le jour où Lucie a disparu. Il avait un alibi en béton. Et il a été arrêté pour les autres meurtres dans les trente-six heures qui ont suivi sa disparition. Les forces de l'ordre n'ont jamais pris cette thèse au sérieux.

Il humecta ses gencives avec une autre gorgée de puligny-montrachet qu'il repoussa sur sa langue en aspirant un peu d'air entre ses lèvres retroussées avant de lancer :

– Alors, Enzo, qu'en pensez-vous ?

Enzo soupira.

– Je pense que de toutes les affaires dont on s'est occupés jusqu'à présent, c'est la première qui nous offre si peu d'éléments pour démarrer.

Chapitre 3

Lorsqu'Enzo arriva chez Charlotte, la nuit tombait déjà et l'étroite rue des Tanneries était déserte. Autrefois, ce quartier de Paris avait été célèbre pour les tapisseries des Gobelins et les tanneries qui polluaient la Bièvre. Non loin de là, le marché de la Mouff, rue Mouffetard, tirait son nom du mot d'argot « mouffettes » désignant les effluves pestilentiels de la rivière. Mais mauvaises odeurs, teintures et polluants des tanneries avaient disparu depuis longtemps, et c'était dans l'ancien entrepôt d'un marchand de charbon que Charlotte avait élu domicile et installé le cabinet où elle dispensait de sages conseils à ceux qui se débattaient avec leurs démons intérieurs.

Il n'avait pas téléphoné avant de venir pour l'empêcher de prétendre qu'elle était trop occupée ou avec quelqu'un, ou sur le point de sortir. Il préférait tenter sa chance, la surprendre chez elle, à l'improviste.

Après avoir appuyé sur le bouton de l'interphone, il entendit sa voix :

– Oui ?

– C'est Enzo, se contenta-t-il de dire.

Un long silence, pendant lequel il l'entendit presque réfléchir, précéda le bourdonnement de la serrure qui se débloquent.

La minuscule entrée était glaciale. Sur sa gauche, une porte donnait sur le jardin intérieur avec ses petits arbres, sentiers, buissons et ruisseau, un espace de neuf mètres de haut sous verrière où elle exerçait ses talents de psychologue et recevait ses patients dans un environnement incongru, totalement inattendu.

Il sentit le froid diminuer au fur et à mesure qu'il montait l'escalier conduisant à l'appartement, puis une bouffée d'air chaud dès qu'elle ouvrit la porte. À son grand soulagement, Janine, la baby-sitter, était partie. Il chercha Laurent des yeux.

– Je l'ai déjà couché, annonça Charlotte.

Enzo comprit qu'elle lui interdisait de voir son fils.

– Je vais juste le regarder deux minutes, dit-il en gravissant les quelques marches qui séparaient la cuisine du living-room.

De là, il passa sur la galerie métallique desservant les chambres. Mais Charlotte le rattrapa et insista :

– Ce n'est pas le bon moment.

Il continua quand même d'avancer, ses semelles claquant sur la grille.

– Ce n'est jamais le bon moment.

Une lumière brillait derrière la paroi vitrée de la chambre de Charlotte où Laurent dormait encore dans son berceau.

– Enzo... lança-t-elle d'une voix stridente.

Il se retourna, un doigt sur les lèvres, et poussa la porte. La vue du grand lit défait lui serra le ventre. Combien de fois s'étaient-ils aimés entre ces draps ? Combien de fois avaient-ils discuté, allongés dans le noir, avec pour seuls témoins les fantômes imaginaires des soldats italiens tués et enterrés dans la cave par les anciens propriétaires du lieu au moment de la Libération de Paris ? C'était le lit où Laurent avait été conçu, un lit dans lequel Enzo n'avait pas couché depuis plus de deux ans.

Il concentra toute son attention sur l'enfant qui, entortillé dans sa couverture de laine, s'était endormi en suçant

son pouce. Le bruit léger de sa respiration semblait emplir la pièce.

Il observa avec amour ce fils qu'il ne voyait presque jamais, ses épais cheveux noirs frisant autour des oreilles, et il se pencha pour lui effleurer doucement la tête du bout des lèvres.

Lorsqu'il se redressa, Charlotte se tenait sur le seuil. Grande silhouette mince. Longs cheveux noirs bouclés parsemés maintenant de quelques fils d'argent. Elle était simplement vêtue d'un T-shirt noir à manches longues, d'un jean et de baskets. Même sans maquillage, elle lui parut toujours aussi belle ; ses yeux noirs brillaient comme du jais.

D'un signe de tête, elle lui ordonna de sortir. Passant devant elle, il la laissa refermer la porte et la précéda sur la galerie pour regagner le living-room. Les écrans d'ordinateur posés sur une table diffusaient les images du jardin filmé par des caméras fixées aux murs. Elle enregistrait toutes ses séances afin de pouvoir les revoir et les étudier.

– Mais, bon sang... ?

– J'ai le droit de voir mon fils, riposta Enzo.

Elle maîtrisa sa colère et sa voix en serrant les dents.

– Tu aurais pu me prévenir.

– C'est ça. Pour m'entendre dire que tu es occupée. Ou que tu vas sortir. Ou que tu n'es pas chez toi. Que tu es partie assister à une conférence quelconque en emmenant Janine et Laurent. Ou tout simplement – je viens d'y avoir droit il y a quelques minutes – que ce n'est pas le bon moment.

– Tu as le culot de t'étonner que je ne puisse pas tout laisser tomber sur-le-champ quand, pour une fois, tu te trouves à Paris. Si ton fils t'intéressait tant que ça, tu aurais peut-être envisagé de t'installer dans la capitale.

– Tu sais que je ne peux pas.

– Non, bien sûr. J'oubliais, lança-t-elle sur un ton froid et sarcastique. On ne peut pas se passer de toi à Toulouse. Le gros poisson dans une petite université de rien du tout.

Piqué, Enzo rétorqua :

– Le département de criminalistique de Paul-Sabatier est le plus important du Sud-Ouest.

– C'est bien ce que je dis, le gros poisson dans une petite mare. Ils te décrivent comment, déjà, dans leur brochure ? L'expert en médecine légale le plus éminent d'Écosse ? Le spécialiste de l'interprétation des traces de sang et de l'analyse des scènes de crime ? Laisse-moi rire. L'Écosse ? Eh bien, aujourd'hui, on ne trouve pas beaucoup plus petit comme mare, hein ? Et tu peux me dire à quand remonte la dernière fois où tu as pratiqué l'un de ces arts obscurs ? Pour autant que je sache, ça fait au moins vingt-cinq ans que tu enseignes la biologie à des gamines.

– J'ai résolu cinq des sept affaires criminelles classées du livre de Roger, dit-il d'une voix calme. La police française n'a pas réussi à en élucider une seule.

– Oui, d'accord, tu sais ce que je pense de la police française, dit-elle en ondoyant devant lui pour se laisser tomber dans un fauteuil proche de la baie vitrée donnant sur la rue. Mais pas la peine de t'en flatter, Enzo. Tu avais Roger, et moi, ainsi que plusieurs autres personnes pour t'aider. Et il t'en reste encore deux à résoudre avant de gagner ton stupide pari.

Quelque chose dans l'expression d'Enzo lui fit soudain comprendre la situation :

– Ha ! C'est donc pour ça que tu es venu à Paris ! Roger te briefe sur l'affaire Lucie Martin.

Il se sentit agacé d'être aussi transparent. Mais Charlotte et Raffin étant amants à l'époque où ce dernier écrivait son livre, chacune des sept affaires classées lui était familière, et elle avait suivi le déroulement des enquêtes avec un intérêt certain. Pour une raison qui avait toujours échappé à Enzo, ces deux-là étaient restés amis malgré leur séparation tumultueuse et il semblait que, ces temps-ci, Charlotte était vraiment plus proche de Roger que d'Enzo. Ce qu'il avait du mal

à comprendre vu la mise en garde qu'elle lui avait lancée un jour : *Roger a un côté sombre. Une facette ténébreuse, hors d'atteinte, que je préfère ne pas connaître.*

Sur la défensive, Enzo répliqua :

– J'ai d'autres raisons d'être venu, en plus de celle-là.

Mais elles n'intéressaient pas Charlotte, pas pour le moment du moins.

– Qu'est-ce que tu en penses, alors ?

– De quoi ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

– De l'affaire Lucie Martin, bien sûr.

Il répéta ce qu'il avait dit au journaliste :

– On n'a pas grand-chose pour démarrer.

– Non.

De ses longs doigts élégants, elle écarta sa frange de ses yeux et continua :

– Un squelette nettoyé par les poissons. Une mort par strangulation. Un os lingual brisé. La signature d'un tueur en série qui se trouvait loin de l'endroit où elle a disparu. Et pas un seul suspect. C'est à peu près ça ?

– Oui.

– Par où vas-tu commencer, alors ?

Cette digression ennuyait Enzo. Ils s'écartaient dangereusement de l'objet de sa visite.

– La famille.

– Tu vas aller voir les Martin ?

– Oui.

– Et ensuite ?

Il haussa les épaules :

– Aucune idée.

– Eh bien, voilà un début prometteur, sourit-elle.

Il décida de reprendre l'initiative :

– Je veux que tu viennes à Cahors la semaine prochaine.

Avec Laurent.

Ce changement de cap la déstabilisa.

– Pourquoi ?

S'il l'avait prévenue, elle aurait pu mentir, inventer un rendez-vous pris depuis longtemps, un voyage à Angoulême chez ses parents, ou tout autre prétexte.

– Sophie organise une fête pour mon anniversaire. À l'origine c'était censé être une surprise. Mais – tu connais Sophie – elle est incapable de garder un secret. Elle essaye de réunir toute la famille.

– Tes soixante ans, c'est ça ?

– Cinquante-six.

– Ah oui, je me disais bien que tu n'étais pas aussi vieux. Ce n'est pas un âge particulièrement significatif. Pourquoi une fête ?

Il haussa les épaules.

– Sophie a eu vingt-cinq ans cette année. Je lui ai offert un beau cadeau. J'imagine qu'elle veut me remercier.

– Sauf que c'est toi qui règles la note, naturellement, dit-elle en souriant.

Il ne put s'empêcher de sourire à son tour.

– Naturellement.

– Alors, quelles autres raisons ?

– Quoi ?

– Tu as dit que tu avais d'autres raisons de venir à Paris – autres que de voir Roger et de m'inviter à ton anniversaire.

Il haussa les épaules. Il n'existait pas d'autres raisons.

– Peut-être une maîtresse cachée dont tu ne me parles pas. Une gamine deux fois plus jeune que toi, ensorcelée et pas encore déçue par le charme celtique.

– Il n'y a personne dans ma vie, tu le sais, répliqua-t-il.

– Non, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que tu as réussi à convaincre une ribambelle de jeunes femmes de partager ton lit. Des étudiantes éblouies et Dieu sait qui d'autre encore.

Furieux, Enzo haussa le ton :

– Je n’ai jamais eu de liaison avec mes étudiantes. Tu sais parfaitement que si tu ne m’avais pas rejeté, je n’aurais même jamais regardé une autre femme.

– Tu peux raconter tout ce que tu veux, Enzo, je te connais. Et je sais que tu n’es pas fait pour être le père de mon fils. Le grand-père, peut-être. À la limite. Mais même alors, quel exemple lui donnerais-tu ? Celui d’un vieil hippie alcoolique et dragueur qui a abandonné son épouse et sa fille en Écosse et est absolument incapable d’entretenir une relation stable.

Levant rapidement une main pour prévenir toute protestation, elle ajouta :

– Et ne me parle surtout pas de Pascale. J’en ai marre de t’entendre dire que la mère de Sophie était l’amour de ta vie ; si seulement elle n’était pas morte en couches... À ton avis, combien de temps aurait duré votre vie commune ? Franchement. Enfin, sois honnête, Enzo, ton bilan n’est pas génial.

Il sentit la lame glacée de la cruauté glisser entre ses côtes et s’enfoncer dans son cœur. Il ne pourrait jamais oublier la nuit atroce où Sophie était née. Il se revit en train de pleurer dans le noir au sommet de la colline qui surplombait Cahors. C’était pour Pascale qu’il avait laissé Kirsty et sa mère en Écosse et décidé de commencer une nouvelle vie en France. Une vie, lui avait-il semblé alors, qui venait de s’achever avec sa mort. En vingt ans, Charlotte avait été la première femme à conquérir son cœur, et maintenant elle le poignardait. Elle cherchait délibérément à le faire souffrir. Et ce n’était pas fini.

– La prochaine fois que tu voudras voir Laurent, appelle-moi avant, je te dirai si c’est possible.

– J’ai le droit de voir mon fils ! répéta-t-il.

– Ton fils ? Tu crois ça ?

Ses mots le frappèrent comme un coup de poing surgi de nulle part.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Comment sais-tu si je ne fréquentais pas quelqu’un d’autre ?

Enzo eut l’impression que son cœur essayait de s’échapper par sa bouche.

– C’était le cas ?

– En fait, oui. Mais comment aurais-tu pu le savoir ? Tu n’étais jamais là.

– Tu veux dire que...

– Je ne veux rien dire du tout, Enzo. Je t’explique. Ne te fie pas aux évidences.

Ravagé par la douleur et le doute, il la dévisagea et vit défiler toutes sortes d’idées dans sa tête, comme les scènes d’un film projeté à l’envers. Des mots, des images, des souvenirs. Trop rapides pour les fixer et les enregistrer. Il se sentit pris de nausée.

Elle se leva.

– J’ai bien peur que Laurent et moi ne puissions assister à ton anniversaire. Nous sommes beaucoup trop occupés.

Le métro était rempli de Parisiens se rendant au café, au restaurant, au cinéma. Enzo se faufila au milieu de la foule et gravit l’escalier débouchant boulevard Saint-Germain. Tête baissée, il bousculait les gens au passage sans se soucier de leurs protestations. De toute façon, personne n’aurait osé défier ce grand costaud aux cheveux grisonnants attachés en queue-de-cheval et striés d’une mèche blanche. Il mesurait plus d’un mètre quatre-vingt et possédait la carrure d’un joueur de rugby – sport qu’il avait pratiqué dans sa jeunesse, au collègue Hutcheson de Glasgow. Sa veste en coton, ouverte, flottait derrière lui et s’enroulait autour de la sacoche en toile suspendue à son épaule gauche. Son pantalon cargo froissé se plissait au-dessus de ses grosses boots marron à lacets. Sous l’effet de la colère qui bouillonnait en lui, sa démarche s’allongeait un peu plus à chaque pas.

Il remarqua à peine les jeunes gens assis aux terrasses des bistrots, en train de fumer et de boire des cafés ou des bières, ni les restaurants bondés aux vitres embuées, ni les lumières du Franprix de la rue Mazarine où quelques clients effectuaient encore des achats de dernière minute.

La peur envahissait son esprit. La peur que Charlotte ne l'ait simplement mené en bateau. La peur que Laurent ne soit pas son fils. Cette idée était insupportable. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que Charlotte aurait pu fréquenter quelqu'un d'autre. Qui ? Elle ne l'avait jamais laissé supposer. Et cependant, comment aurait-il pu le savoir ? Il vivait à Toulouse, elle à Paris. Dire que tout aurait pu être différent si seulement elle ne l'avait pas constamment tenu à distance. Elle tenait trop à son indépendance, disait-elle. Elle ne voulait pas d'une nouvelle liaison amoureuse – trop contraignante. Et maintenant elle sous-entendait qu'il y avait eu un autre homme dans sa vie. Non seulement c'était vexant, mais cela remettait en question la paternité de Laurent. Enzo se sentait profondément blessé.

Il tourna rue Guénégaud. Au coin, le café Le Balto était bizarrement plongé dans le noir. Il poussa la porte de son immeuble, juste à côté, et monta avec lassitude au premier étage tout en cherchant sa clé. Quand il venait à Paris, il séjournait toujours dans ce minuscule appartement que lui prêtaient des amis de Cahors. Il appartenait à un très vieil oncle désormais installé dans une maison de retraite ; le jour où ce dernier mourrait, ils seraient obligés de le vendre pour payer les droits de succession. Enzo aurait bien aimé avoir les moyens de l'acheter ; il espérait que le vieil homme vivrait encore longtemps.

Rempli de souvenirs accumulés au fil des années passées à voyager dans le monde entier – vestiges d'une vie presque achevée –, le studio sentait le renfermé. À la lumière des réverbères, Enzo traversa la pièce pour ouvrir les fenêtres et faire

entrer de l'air frais. Puis il laissa tomber son sac par terre et s'affala dans un fauteuil au cuir usé.

Il repensa au jour où Charlotte était venue le retrouver sur l'île de Groix pour lui annoncer qu'elle était enceinte. Elle avait bien précisé qu'elle ne voulait pas qu'Enzo intervienne dans la vie de l'enfant, et l'avait menacé d'avorter s'il faisait valoir ses droits légalement. Parce qu'elle savait qu'Enzo n'était pas le père ? Malgré tous ses efforts, il n'y voyait aucune logique. Car tout aussi soudainement elle s'était radoucie ; elle garderait le bébé, permettrait à Enzo de le voir, mais l'élèverait toute seule. Plus troublant, encore, elle l'avait prénommé Laurent. L'équivalent français de Lorenzo, dont Enzo était le diminutif. Nom qu'il devait aux origines italiennes de sa mère.

Assis dans l'obscurité, l'esprit confus, il souffrait comme un vieux cerf blessé. Pourquoi l'aurait-elle appelé Laurent s'il n'était pas son fils ?

Il saisit la bouteille de whisky posée sur la table, en versa une bonne rasade dans le verre qu'il avait utilisé la veille et fit couler un filet d'or liquide sur sa langue. Sa seule certitude en cette sombre nuit d'automne, c'était qu'au matin la bouteille serait vide.

Chapitre 4

Se retrouver à Cahors, l'ancienne cité romaine située dans un méandre du Lot où il avait élevé Sophie, lui fit l'effet d'une bonne thérapie. S'il y avait un endroit sur terre où il avait le sentiment d'être chez lui, c'était celui-là.

Dès qu'il descendit du train il se sentit enveloppé par la douce lumière du soleil et la tiédeur de l'air. L'automne n'était pas aussi avancé dans le Sud, les platanes avaient encore leurs feuilles. Sur la terrasse de l'hôtel Terminus, des clients s'attardaient après avoir déjeuné à l'ombre des parasols ; Enzo aurait bien aimé que sa vie fût aussi simple.

Il lui fallut une quinzaine de minutes pour traverser la ville à pied jusqu'à la rue Georges-Clemenceau. Le marché couvert était fermé à cette heure-ci ; devant la pizzeria, plusieurs tables dressées sur le trottoir étaient encore occupées. Il leva les yeux vers la façade rouge brique de son immeuble, les volets bleus de son appartement, les géraniums en fleur débordant des jardinières accrochées aux balustrades en fer forgé de ses fenêtres. Il lui tardait de serrer Sophie dans ses bras. D'éprouver le réconfort de savoir sans l'ombre d'un doute qu'elle était bien sa fille.

Il fut déçu de trouver l'appartement vide. Après avoir jeté son sac dans sa chambre, il se rendit dans le séjour où le soleil

pénétrait en biais, et ouvrit les portes-fenêtres pour faire entrer l'air de l'extérieur. Au loin, les dômes jumeaux de la cathédrale scintillaient dans la chaleur de l'après-midi. Il respira à fond. Puis, en se retournant, il aperçut la lettre posée sur la table et reconnut immédiatement l'écriture.

Cher papa,

Désolée de ne pas être là pour t'accueillir. ☺ Avec Bertrand, on a décidé de louer un appartement à Argelès-sur-Mer pendant une semaine pour profiter de ce superbe été indien. Les prix d'arrière-saison sont si géniaux qu'on n'a pas pu résister – ne t'inquiète pas, c'est Bertrand qui paye. ☺ Comme on est juste en bordure de plage, j'aurai un bronzage parfait pour ton anniversaire. On rentrera assez tôt pour préparer la fête. Nicole a promis de s'occuper de tout en mon absence. Je lui ai dit qu'elle pouvait dormir dans la chambre d'amis. J'espère que ça te va.

Je t'embrasse

Sophie

Enzo poussa un grognement sonore. Il n'avait vraiment pas besoin de la compagnie de Nicole. C'était typique de Sophie de décider d'organiser une fête et de disparaître en laissant le boulot aux autres. Son élan de tendresse retomba aussitôt, remplacé par un sentiment d'abattement quand il entendit une porte s'ouvrir dans le couloir et une voix familière appeler :

– Monsieur Macleod ?

Il soupira.

– Je suis là, Nicole.

Ses seins la précédèrent lorsque, du vestibule obscur, elle émergea dans le séjour ensoleillé. Enzo cligna des yeux et essaya de ne pas les regarder. Elle les considérait

manifestement comme son atout majeur car elle ne manquait jamais de les exposer. Aujourd'hui, ils étaient moulés dans un T-shirt en coton très décolleté. Fille de la campagne, saine et costaute, Nicole était dotée de ce que sa mère aurait appelé des hanches faites pour enfanter. Elle avait un joli visage et de longs cheveux bruns soyeux lâchés sur les épaules ; mais c'était surtout l'étudiante la plus brillante d'Enzo dans tout le département des sciences médico-légales de l'université Paul-Sabatier. Maintenant en dernière année, elle s'était révélée une assistante hors pair pour l'aider à résoudre plusieurs affaires classées du livre de Raffin, surtout quand il s'agissait d'utiliser Internet.

À la vue d'Enzo, son visage s'illumina.

– Monsieur Macleod ! s'exclama-t-elle en l'embrassant avec enthousiasme sur les deux joues. Vous avez maigri. Vous n'avez rien mangé à Paris ?

– Si, Nicole. J'ai mangé. J'ai bu. Et fait tout ce que vous m'aviez déconseillé de faire.

– Eh ben, heureusement que je suis là pour m'occuper de vous, répliqua-t-elle avec une grimace. Franchement, je me demande à quoi pense Sophie. Quelques solides repas et on vous fera retrouver votre poids idéal à temps pour la fête.

Nicole assimilait invariablement les gens à des animaux de ferme qu'il fallait engraisser.

L'œil brillant, elle ajouta :

– Sophie vous réserve une petite surprise, on tient à ce que vous soyez au mieux de votre forme.

– Je crains de ne pas pouvoir rester, Nicole, lança-t-il sur un coup de tête.

– Et pourquoi donc ?

– J'ai commencé à attaquer l'affaire suivante.

Elle écarquilla les yeux :

– La fille Martin ?

– Oui.

– Mais c’est super. Je peux vous aider !

– Pas encore, Nicole. Je dois d’abord appeler ses parents et m’arranger pour passer les voir. J’en profiterai pour me rendre sur les différents lieux impliqués dans l’affaire, notamment à Bordeaux. Je vais donc m’absenter quelques jours.

– Je pourrais venir avec vous, glissa-t-elle pleine d’espoir.

Enzo secoua la tête d’un air grave en écartant les mains, paumes vers le ciel :

– J’aimerais beaucoup. Mais Sophie compte sur vous pour préparer la fête... Désolé.

Elle lui jeta un regard noir.

Chapitre 5

Le château Gandolfo se dressait au sommet d'une colline, dans les environs vallonnés de la petite ville de Duras, en lisière de la région viticole du Bordelais. La commune possédait sa propre appellation, côtes-de-duras, dont Enzo ne connaissait pas très bien les vins. Les saint-émilion rouges, un peu à l'ouest, lui étaient plus familiers ; mais il devait reconnaître que les douces ondulations de cette partie étonnante du Lot-et-Garonne avaient beaucoup plus de charme que les rangs de vignes à perte de vue de Saint-Émilion.

Enzo se trouvait en Aquitaine maintenant, cette partie de la France qui avait appartenu à l'Angleterre avant d'être annexée par les Français à la fin de la guerre de Cent Ans. L'influence anglaise s'y sentait encore. Dans les noms, l'architecture, la religion et même la culture. Pour avoir été élevé en Écosse, il savait que les traces envahissantes des Anglais ne s'effaçaient pas facilement.

Depuis la route principale, une piste s'enfonçait au milieu des collines en serpentant entre des arbres aux splendides couleurs automnales. Pour monter au château, Enzo emprunta ensuite un chemin raide et crayeux.

Comme il n'avait pas plu depuis plusieurs semaines, un panache de poussière s'éleva dans son sillage. Impossible